

origines des colonies françaises dans l'Amérique Septentrionale.

Hélas! ces lignes, M. Henry Harrisse les écrivait à Paris, la nuit, pendant le siège, sous la courbe des obus prussiens. Combien de ces documents qui se perdaient même en temps de paix, à preuve les papiers relatifs à la fondation et à l'histoire de Montréal qui, sous Louis Philippe, étaient encore à l'Hôtel de Soubise, et qui sont disparus depuis—combien de ces documents ont été emportés et anéantis dans les tourbillons du bombardement et des luttes populaires. Pour quelques-uns les Sources de M. Harrisse sont les seuls indices de leur existence antérieure, et chaque page de la savante introduction que je viens de vous analyser, ne semble-t-elle pas murmurer à l'oreille du chercheur, la triste pensée de l'auteur latin :—*Habent sua fata libelli.*

III

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA NOUVELLE FRANCE.

Ces notes pour servir à l'histoire de la Nouvelle France se composent de 833 articles, où tout en s'astreignant à décrire avec minutie chaque livre et chaque document qui lui a passé sous les yeux, M. Harrisse a su éparpiller les meilleurs renseignements et les plus curieuses citations historiques, bibliographiques et cartographiques.

C'est ainsi que vous apprendrez qu'en 1612—excepté Port Royal qui était resté la propriété de Poutrincourt—la Nouvelle France tout entière appartenait à une femme, madame Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, et que les Razilli "habiles et intrépides marins," seigneurs d'une partie de l'Acadie, moururent dans un tel état de pauvreté, que leur sœur Marie, "femme poète célèbre, surnommée Calliope, adressait un placet à Louis XIV qui en retour lui accordait une pension de 2000 livres, en considération de l'état de gêne où elle se trouvait par suite de la perte de son frère, M. de Launay-Razilli, lieutenant-général pour le roi aux côtes de l'Acadie." Vous y verrez que si notre vice-roi Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, celui qui pendant quelque temps a donné son nom au lac Supérieur et mourut le 28 avril 1670 au château Trompette, commandant de Dunkerque—guerroyait à l'âge de 62 ans contre l'Iroquois, un autre de nos gouverneurs, Daniel de Rémy, sieur de Courcelles, était aussi fortement trempé, puisqu'en 1666 il expédiait contre les Agniers "au cœur de l'hiver, les raquettes aux pieds, et portant lui-même ses provisions et ses armes comme le dernier des soldats."

Vous saurez qu'ici, au septième blasphème, on était condamné à avoir la langue coupée; que le baron Dubois d'Avaujour qui commandait à la Nouvelle France en 1661 s'est fait tuer bravement au siège de Zrin en Croatie; que le 26 janvier 1679 la Salle posait la première cheville du Griffon, bâtiment de 45 tonneaux, le plus gros qu'on eût vu jusqu'alors sur le lac Érié; que la dolente et lamentable histoire de "Marguerite de Roberval, de l'homme qui l'avait trompée et de sa vieille nourrice Bastienne, abandonnés tous trois par ordre de Roberval dans une île déserte—désignée depuis sous le nom de l'île de la Demoiselle, près de l'embouchure de la rivière St. Paul ou des Saumons"—a été chantée par Marguerite de Valois, sœur de François Ier et reine de Navarre, qui l'a racontée dans l'Heptameron sous le titre de "Extrême amour et austérité de femme en terre étrangère."

À côté de ces petits faits qui, à force de se grouper finissent par former l'érudition de l'historien, M. Harrisse nous fait part de ses recherches et nous révélera qu'aux archives du dépôt des cartes de la Marine, il existe un plan "des environs de Québec, en la Nouvelle France, mesuré sur les lieux très exactement par le Sieur de Villeneuve, ingénieur du Roy, donnant une table des noms et surnoms des habitants de Québec, et par paroisse;" qu'une autre carte toute aussi curieuse, par le même ingénieur, se retrouve à la Bibliothèque Nationale, avec la légende: "Plan de Québec et de ses environs, en la Nouvelle France, assiégée par les Anglais le 16 d'octobre 1690 jusqu'au 22 du dit mois, qu'ils s'en allèrent après avoir été bien battus par le comte de Frontenac, gouverneur général du pays;" que la carte du "fort Richelieu envoyée par M. Talon avec sa dépêche du 2 novembre 1665" est "la plus ancienne des forts du Canada dont le plan détaillé soit arrivé jusqu'à nous."

L'ariété que pourrait avoir chacun de ces renseignements bibliographiques est tempérée par une foule de citations curieuses et savantes.

C'est ainsi qu'en discutant sur la "copie" d'une lettre écrite par le R. P. Denis Jamet, commissaire des Récollets canadiens, à M. Charles de Ransay des Boues—grand vicair de Pontoise—le même qui a donné son prénom à la rivière St. Charles de Québec—M. Harrisse nous rappellera que Sagard écrivait ces lignes:

"En ces commencements que les Français firent vers l'Acadie, il arriva qu'un prestre et un ministre moururent presqu'en même temps; les matelots qui les enterrèrent, les mirent tous deux dans une même fosse, pour voir si morts ils demeureraient en paix, puisqu'ils ne s'étaient pu accorder."

Un peu plus loin, il nous prouvera que si le P. Charles Lallemand désirait ardemment le martyre, en revanche il avait une peur horrible de la flatterie, à preuve ce portrait un peu crû des vertus domestiques et filiales de certaines tribus qu'il était appelé à évangéliser:

"Depuis le matin jusques au soir les Sauvages n'ont d'autres soucis que de se remplir le ventre.—Ce sont de vrais gueux... Les vices de la chaire sont fréquents chez eux. Il y en a ici qui a épousé sa propre fille et la coutume de ces nations est de tuer pères et mères, lorsqu'ils sont si vieux qu'ils ne peuvent marcher."

M. Harrisse a-t-il à décrire le petit volume rarissime intitulé:

parlement du Bas-Canada, "n'embrassent pas l'histoire des découvertes que le ministre français s'était réservées."

M. Harrisse divise ainsi les matières de cette histoire documentaire qui ne saurait être mieux écrite que par lui:

- Découvertes des Lacs et du Mississipi. { Dullier de Casson et Gallinée, Jolliet et Marquette, Cavalier de la Salle, Henri de Tonty, Joutel, Hennepin, Meubré.
- Etablissement de Détroit et des Lacs Huron, Érié et Michigan. { D. Graysolon Du Lhut, La Motte-Cadillac.
- Postes intermédiaires reliant le Mississipi au Canada, savoir: Natchitoches, Chicachas, Natchez, Fort Rosalie, Fort Duquesne, Pointe à la Chevalure. { Biseot de Vincennes, Bourgmont, Juchereau de St. Denis.
- Colonisation de la Louisiane et des rives du Golfe du Mexique depuis les Florides jusqu'au Texas. { D'Iberville, Tonty, Bienville, Penicaut.

"Les Véritables motifs de messieurs et dames de la Société de Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle France," il n'oubliera pas de citer ce touchant passage des "Annales des Hospitaliers" qui a fourni à M. Parkman une de ses plus belles pages:

"Une chapelle construite avec des écorces fut d'abord le lieu où l'on déposa le T. S. Sacrement, qui depuis ce moment a toujours été conservé à Villemarie; et comme le pays ne fournilait ni huile ni cire, on mit devant le tabernacle qu'on avait apporté de France, au lieu de lampe, une fiole de verre, où l'on avait renfermé plusieurs mouches à feu, insectes qui lorsqu'on les multiplie, jettent une lumière semblable à celle de plusieurs bougies réunies."

Puis, il ajoutera en reprenant le cours de ses réflexions bibliographiques:

"La fondation de la société de N. D. de Montréal ne fut pas sans étonner bien du monde à Paris. On ne s'expliquait pas les motifs qui poussaient de simples particuliers à tenter à grands frais une colonisation dont les profits étaient nuls et le but un mystère. C'est pour répondre à cette préoccupation du public que fut composé l'ouvrage dont nous donnons la description. Il explique en terme mystique... que le Canada n'a pas été découvert "pour en rapporter seulement des castors et des pelleteries; que la société se propose d'établir une colonie dans le seul but de procurer la gloire du Très-Haut," et qu'en fin de compte "la dépense de ce grand œuvre est assés sur le trésor de l'épargne céleste, sans qu'il soit à charge au roi, au clergé ni au peuple."

Chaumede de Maisonneuve avait la prescience de tous les grands fondateurs, et son banquier mystérieux ne lui a pas fait défaut, car "l'épargne céleste" s'est accumulée depuis à gros intérêts, si l'on en juge aujourd'hui par la valeur énorme des terrains "dont les profits étaient nuls" dans le temps.

Le volume de M. Harrisse fourmille ainsi de choses intéressantes et l'auteur n'a pas négligé une recherche, un mot, une citation qui put donner du relief et de l'autorité à son gigantesque travail.

Ses courtes études sur les relations des Jésuites en fourniront un exemple.

Là, comme ailleurs, M. Harrisse a été assez heureux dans ses recherches, pour constater que celle de 1660 que l'on pensait irrévocablement perdue lors de l'incendie du parlement de Québec en 1854, existe en duplicata à la Bibliothèque Nationale de Paris, tandis que celle de Sainte Geneviève contient la relation de 1656 dont la Bibliothèque Lenoxiana croyait posséder l'unique exemplaire.

Ce fut le 28 août 1632—"du milieu d'un bois de plus de 800 lieues d'étendue, à Kébec" que le père LeJeune datait une lettre "la première d'une longue série qui compose la collection si connue et aujourd'hui si fort recherchée des relations des Jésuites en la Nouvelle-France." Cent soixante-huit ans plus tard, le 16 mars 1800, le dernier Jésuite canadien, le père Jean Joseph Casot, mourait en finissant l'œuvre commencée par le Père Le Jeune, et fidèle dépositaire, remettait aux soins des sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec les quelques bribes ramassées à la hâte, dans ce qui fut pendant si longtemps les intéressantes archives de son ordre au Canada. Parmi ces documents se trouvaient le Journal des Jésuites, ainsi que le voyage du père Marquette, et l'histoire canadienne doit être reconnaissante au père Casot pour avoir su veiller pieusement sur ces inappréciables documents.

Fort prisee par les bibliophiles contemporains, une série complète des relations doit se composer—selon M. Harrisse—de cinquante-quatre volumes, dont neuf réimpressions ou nouvelles éditions de l'époque et une traduction en latin. On ne saurait se faire une idée de la vogue qu'obtenaient jadis en France ces lettres tracées, comme l'avouent leurs auteurs "fort à la hâte, tantôt en un endroit, tantôt en un autre, quelque fois sur les eaux, d'autrefois sur la terre, tantôt sur le dos d'un rocher au bruit des sauts, tantôt au pied d'un arbre quand il s'en trouvait d'assez gros pour défendre par l'ombre de son tronc des traces du soleil." Dès leur apparition elles faisaient courir tout le Paris du temps: la noblesse se les disputait au château, les belles évaporées dans les salons, les courtisanes à la cour, la petite bourgeoisie dans ses échoppes, les étudiants dans les cabarets et l'escarcelle de maître Sébastien Marbre Cramoizie, imprimeur du roi, rue Saint Jacques aux Cicognes, ne s'en gonflait que mieux, car en éditeur de flair, il avait su mettre ses prix à la portée de tout le monde, et chaque relation se donnait à vingt sols la pièce. Cependant, comme toute chose prend fin ici-bas, cette vogue finit par disparaître et "ces publications qui sont aujourd'hui si recherchées, n'avaient presque aucune valeur il y a quelques années."—"A la vente Courtenvaux, dit M. Harrisse, on ne réalisa que vingt francs pour une série de quarante trois volumes; à la vente Boulard vingt-quatre se vendirent quatre vingt francs, et en 1851 à Québec même, trente relations ne rapportèrent que cent dollars."

C'est un peu à la curiosité de savoir quelle était la cause de l'interuption des Relations que nous devons à M. Harrisse l'ouvrage important qu'il vient de publier.

Pour parvenir à obtenir des renseignements plus circonstanciés sur cette suppression, disoit-il dernièrement à M. l'abbé Casgrain, j'ai compulsé les archives de la Marine et bien d'autres documents, mais sans pouvoir rien déterminer à ce sujet. Ces recherches et ces études recueillies et classifiées forment le volume de notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de notre pays, que vient de publier la librairie Tross."

Tout en mettant en ordre ces notes prises au fil de la plume, l'auteur n'a pas craint de traiter nos plus graves problèmes historiques. C'est ainsi que dans une savante dissertation il se prend à discuter les droits de Cavalier de la Salle, de Jolliet et du père Marquette à la découverte du grand fleuve que dès 1666 le père Jea. Allouez nommait déjà dans ses lettres le "Missipi." Après avoir pesé le pour et le contre, il conclut avec conviction:

"Non, il n'est pas prouvé que Cavalier de la Salle soit allé jusqu'au Mississipi entre les années 1669 et 1672, ni même avant le retour de Jolliet à Québec en 1674. Dans l'état actuel de la question, la priorité—non de la découverte du grand fleuve, laquelle appartient à Hernando de Soto—mais de la première vue, description et exploration de ses rives par des Français, revient à Louis Jolliet et au père Marquette."

Puis, après ces conclusions viennent les détails les plus intéressants: sur le brave Louis Jolliet, et sur le père Marquette, ce jeune Jésuite, mort sur un morne solitaire de la rivière Michigan, dans la gloire des hommes et la paix du Seigneur, à l'âge de 38 ans.

Chaque fois que l'occasion se présente ainsi M. Harrisse ne néglige pas de donner tout ce qui peut renseigner le lecteur sur un livre, sur un homme ou sur une difficulté historique à

résoudre. Ça et là, ces "Notes" sont parsemées de petites biographies, sobres, curieuses, bien faites, et celle du père Chrétien Lécuyer lui fournit le prétexte de raconter les déboires de Lassalle, ses tristes aventures, sa terrible fin "dans les broussailles, entre les rivières de San Jacinto et de la Trinité,"—et celles non moins terribles de ses assassins, Duhault tué par Hiens, le chirurgien Lanquetot assommé par le matelot breton Rieter, et ces deux meurtriers assassinés à leur tour dans une rixe avec un de leurs complices.

Il en restait encore un.

A quelques années de là, Alphonse de Léon, arrivé au fort Saint-Louis "où il n'y avait plus que des os blanchis et des ruines, vit un homme couvert d'oripeaux, le visage peint comme un sauvage: c'était Jean Larchevêque, le dernier survivant des égorgés de Lassalle, qu'il envoya en Espagne d'où on l'expédia au Mexique pour travailler avec les galériens dans les mines."

Dans ses appréciations et dans ses déductions, M. Harrisse résume deux qualités qui font l'historien: il est juste, il est sévère. Aussi faut-il voir avec quel supême dédain il traite le père Hennepin "ce moine éhonté et défrôqué qui si longtemps trompa le public," et avec quelle précision il fait tomber l'accusation qu'on a portée contre la Mère de l'Incarnation, en la soupçonnant d'avoir abandonné son fils:

"Nous avons, dit-il, rapproché la date de sa naissance et celle du départ de Marie de l'Incarnation, afin de faire justice de l'allégation si souvent répétée que Claude Martin aurait été cruellement abandonné par sa mère lorsqu'il avait à peine atteint l'âge de douze ans, et élevé on ne sait ni par qui ni comment. Lorsque sa mère partit, Claude Martin avait près de vingt ans et continuait son noviciat chez les Bénédictins de Vendôme."

On ne saurait être plus précis, plus concluant, n'est-ce pas? et M. Harrisse qui, j'en suis sûr, ne s'arrêtera pas en si beau chemin, peut compter sur la reconnaissance des écrivains, des penseurs et des chercheurs, qui profitent de ses études et s'occupent de l'histoire du Canada. La continuation de ses travaux leur est indispensable, et nous aimons à croire que l'auteur de la "Bibliotheca americana vetustissima" et de la vie et des œuvres de "Fernand Colomb," continuera à mettre sa fortune, son érudition et ses goûts au service de la Nouvelle-France, ce pays qu'il aime tant et dont il connaît si bien le passé.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

NOUVELLE

La charité détruit l'égoïsme, relève la femme à ses propres yeux et la dispose à devenir meilleure.

VIRGILE, Georg.

Le printemps touchait à son terme; la nature dans toute la splendeur d'un beau jour de mai, déroulait ses prés verts, et ses prairies odorantes. Je me promenais gaïement sur les bords séduisants de notre majestueux fleuve, m'arrêtant à chaque pas pour admirer la magnifique des œuvres de Dieu. Les hirondelles montaient joyeuses vers le ciel; elles chantaient leur hymne de reconnaissance et d'amour, et saluaient les premiers rayons du soleil levant, de petits cris d'admiration et de joie; les branches d'arbres secouaient, en les faisant scintiller, les milliers de diamants que la rosée de la nuit avait suspendus à leur vert feuillage; et au milieu de toutes ces grandeurs de la nature que l'homme de la ville ignore et que le paysan ne peut apprécier, parce qu'elles lui sont trop familières, une foule de travailleurs se dispersait dans toutes les directions, aussi empressée que la laborieuse population d'une ruche, s'envolant à l'ouvrage.

Une jeune fille, vêtue d'un gracieux mais simple costume d'été, suivait d'un pas rapide le sentier de la prairie.

L'œil curieux aurait pu difficilement pénétrer le secret du petit panier qu'elle tenait à la main, et l'on pouvait y deviner un précieux fardeau, au soin avec lequel elle le portait.

Cette jeune fille appartenait à une famille écossaise, nouvellement établie au Château Richer; sa mère était protestante.

Cette mère, au cœur égoïste et inhumain, enjoignait à sa fille de ne pas visiter et, encore moins, de secourir les pauvres du village.

Léontine, tel était le nom de cette jeune fille, s'échappait quelquefois, malgré les défenses réitérées de sa mère, et volait au secours d'une pauvre infirme qui se mourait de faim.

Un noble cœur se décide difficilement à affliger une mère, à faire planer même un seul chagrin sur sa vie; mais ici le devoir parlait, le plus impérieux, le plus sacré des devoirs: la charité et l'amour du prochain.

Donc, la jeune fille marchait gaïement dans la prairie. Son cœur battait avec plus d'agitation que de coutume.

Sa chevelure blonde et onduleuse volait au gré de la brise; ses yeux, doux et azurés comme un ciel de printemps, se dirigeaient incessamment vers la demeure de cette pauvre délaissée.

Chaque passant s'arrêtait pour la saluer avec respect et cordialité, et à chacun elle adressait un doux sourire et quelques paroles plus douces encore.

Parfois elle s'arrêtait pour contempler le beau spectacle qu'il l'entourait. Elle suivait le vol de l'hirondelle dans les airs, et son cœur, tout palpitant, semblait vouloir s'élever sur les ailes légères des petits oiseaux; sa pensée du moins montait avec eux vers le ciel.

Tout-à-coup, comme fâchée d'avoir retardé la tâche qu'elle allait remplir, elle reprit sa course matinale d'un pas plus vif et plus léger.

Elle s'arrête enfin devant cette chaumière recouverte de chaume et chétive en apparence, et ouvre doucement la porte.

Dans la première pièce de cette humble demeure, et sur un lit d'une blancheur éclatante, reposait une vieille infirme, presque centenaire, à demi-assise sur des oreillers.

Celle-ci la salua respectueusement, en lui disant:

—Que Dieu vous bénisse, chère Léontine, c'est lui qui vous a envoyés vers moi.

—Merci, ma bonne Thérèse, répondit la jeune fille. Comment avez-vous passé la nuit?

—Pire que jamais, mademoiselle; mais j'ai demandé à Dieu la patience de souffrir avec résignation; et aussi qu'il daigne répandre sur vous sa sainte bénédiction!

—Ce que je fais est si peu, ma pauvre Thérèse, que cela ne mérite aucun remerciement.

—Si peu! répliqua la vieille, lorsque je vous dois, non